

RENAUD GARCIA

**Note sur *Terre et Liberté*
d'Aurélien Berlan**

L'Inventaire, automne 2022

Dans *Terre et Liberté*, sous-titré *La quête d'autonomie contre le fantasme de délivrance*, livre important publié à l'automne 2021, Aurélien Berlan propose une nouvelle histoire de l'idée de liberté, en suivant le fil du développement industriel. Une histoire dont les fidèles de la première heure de cette revue ont déjà lu quelques jalons : voyez les articles « Critique sociale et critique culturelle » dans notre numéro 1 (automne 2014) et « le citoyen augmenté » dans notre numéro 6 (automne 2017).

Les réactions somme toute modérées aux révélations de l'ex-agent de la NSA Edward Snowden l'ont montré dès 2013 : désormais, le citoyen de l'ère digitale, sans cesse exposé sous l'œil des réseaux, n'a cure de défendre sa vie privée contre les intrusions du Big Brother informatique. Au fond, à quoi bon protéger son intimité si l'on n'a rien à se reprocher ? La distinction établie par les Modernes entre la liberté comme jouissance tranquille de l'indépendance privée et la liberté (gréco-romaine) comme participation civique aux affaires publiques a vécu.

Néanmoins, une troisième signification englobe ces deux acceptions rivales de la liberté. Qu'il s'agisse de se retrancher dans son quant-à-soi en renonçant à la chose commune, laissée à des professionnels de la politique, ou au contraire de réaliser dans la parole et l'action publique la plus haute des potentialités humaines, la liberté en question suppose chaque fois de se délester sur d'autres de la

dimension matérielle de l'existence. Creusez les classiques de la philosophie occidentale (Descartes, Locke, Kant, Constant), partout vous trouverez, derrière la notion de liberté, l'aspiration à la délivrance par rapport aux tâches de subsistance. Cet imaginaire, qui remonte en réalité à la plus haute antiquité, engendre la domination de l'homme par l'homme. Car se délester du bas matériel (s'occuper d'un foyer, s'atteler aux tâches domestiques, assurer l'hygiène d'un ménage) revient à *faire faire* à d'autres ce qu'on estime ne pas devoir *faire par soi-même*, afin de se consacrer à des activités tenues pour plus honorables. Légitimation de la servitude au nom de la liberté, en attendant, comme l'imaginait déjà Aristote, que des automates mécaniques (les futurs *robots*, du tchèque *robota*, qui désigne le travail servile) supplantent les esclaves humains (des navettes qui tisseraient toutes seules, des plectres qui joueraient d'eux-mêmes de la cithare).

Cette dernière possibilité, l'organisation industrielle du travail et le progrès techno-scientifique vont la réaliser. Avec les sociétés industrielles, l'imaginaire d'une abondance garantie par un système de machines se fait jour. Les rapports de domination directe s'estompent, derrière des fonctionnements impersonnels. Le fantasme de délivrance et le déni de notre condition terrestre conjuguent leurs effets mortifères : l'exploitation indirecte de pauvres à l'autre bout du monde, la superfluité d'un nombre croissant d'humains dépendants des machines avancent de pair avec la dévastation écologique.

Le capitalisme, par sa logique prédatrice au service de la production en masse de marchandises, est bien entendu au cœur de la critique. Mais cette dernière reste insuffisante, encore prisonnière du même imaginaire de délivrance, si elle se contente de militer pour une réappropriation collective des fruits de la croissance économique, ou pour une technologie émancipatrice dont on saurait faire la part des bons et des mauvais usages Marx, Mao, Marcuse et

consorts: communistes ou marxistes hétérodoxes ont adhéré avec non moins d'enthousiasme que les libéraux à la promesse industrialiste d'alléger le fardeau de l'existence matérielle. Autrement dit, compter sur le développement des forces productives pour quitter le règne de la nécessité et entrer dans le royaume de la liberté.

D'où la proposition d'Aurélien Berlan, et cette distinction lumineuse: opposer au fantasme de délivrance la quête de l'autonomie matérielle. Conception mineure de la liberté dans les textes philosophiques, certes. Mais spontanément mise en œuvre, tout au long de l'histoire humaine, par nombre de peuples et communautés à travers le monde, élaborant leur culture et leur esprit de résistance autour de l'activité de subsistance. À l'instar, entre autres, de la tradition révolutionnaire paysanne du Mexique, ralliant les exploités au cri de « Terre et Liberté », chez Ricardo Florès Magon, puis Emiliano Zapata, jusqu'aux chiapanèques d'aujourd'hui. Ou encore des femmes Chipko en Inde, ou des paysans d'Asie du Sud-Est étudiés par James Scott dans son livre *Zomia*.

Mais comment défendre l'autonomie sous nos latitudes si chacun d'entre nous, fils de son temps, partage au moins une part de l'aspiration à la délivrance (dès que, par exemple, nous ouvrons le robinet, en comptant spontanément sur le réseau d'acheminement de l'eau pour satisfaire un besoin premier)? En quoi l'autonomie serait-elle plus désirable, si elle exige davantage de renoncements et d'efforts? Inspiré par ses propres choix existentiels, l'auteur fait le pari suivant: la lucidité sur ce qu'il en coûte de défendre la perspective de subsistance (s'exposer à nombre de conflits personnels dans des communautés restreintes; surmonter la tentation du repli survivaliste; accepter une forme d'amateurisme pour se charger de plusieurs tâches matérielles; si l'on reste en ville, être prêt à nouer de nouveaux rapports avec la campagne, plus réguliers et supposant la cessation temporaire du rythme de vie urbain) est

un préalable, non un obstacle, à la compréhension de la richesse de la liberté ainsi éprouvée. Pour autant, conclut Berlan, que l'autonomie soit partagée collectivement et conçue comme le ferment d'une nouvelle culture.

Ce dernier volet de la réflexion d'Aurélien Berlan a attiré l'attention de Nicolas Gey, poète lui-même engagé dans une pratique d'autonomie paysanne. Sans du tout se lancer dans une recension de l'ouvrage, Nicolas Gey examine principalement la proposition de Berlan en faveur de l'autonomie (tout en citant d'autres ouvrages sur la question) pour en révéler les « angles morts », une fois qu'il s'agit de quitter la littérature pour se colleter au vif de la subsistance : comment produire plus de calories qu'on ne dépense afin d'assurer, par exemple, la pérennité d'une famille ? Si nous ne partageons pas nécessairement la réduction de la question de l'autonomie à sa seule dimension calorique, ni le ton du propos, parfois à charge, force est de constater que le marteau de Nicolas Gey frappe souvent juste. En constituant, par là même, une invitation à poursuivre la discussion.

L'Inventaire n° 12, automne 2022, 10 euros
aux éditions de la Lenteur,
Le Batz, 81140 Saint-Michel-de-Vax
Les Amis de Bartleby, mai 2023
lesamisdebartleby.wordpress.com